



LE CAPITAINE JACQUES

Par MM Delester, Poirson et Alphonse
Version modernisée par Alexis de Vareuil

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancerel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif
- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité

- Respecter, les autres, les lieux et une échéance
- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théâtronautes** » **proposent des outils adaptés qui facilitent la réalisation** :

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après trente-six ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHOU

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

LE COFFRE DES PIÈCES OUBLIÉES

Dans cette nouvelle rubrique figureront des pièces anciennes tombées totalement dans l'oubli, parfois un peu désuètes, mais qui offrent un double intérêt.

D'abord de découvrir des textes publiés dans les siècles passés, qui ont été joués et ont fait le bonheur de nos ancêtres.

Ensuite, en les modernisant, les dépoussiérant un peu, sans les dénaturer, leur redonner une nouvelle jeunesse qui leur permet d'être de nouveau à l'affiche.

« **Le capitaine Jacques** » rejoint « **On dira des bêtises** » d'Eugène Labiche, lesquelles seront suivies régulièrement par d'autres publications.

1/ Texte intégral tel qu'il a été publié en 1819 (avec son orthographe et ses tournures de phrases).

2/ Texte intégral modernisé, remanié et étoffé.

LE CAPITAINE JACQUES

Par MM Delester, Poirson et Alphonse

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de
la Porte-Saint-Martin,

Le 6 janvier 1819

oooooooooooooooooooooooooooo

prix : 1 FR. 25 CENT.

oooooooooooooooooooooooooooo

A PARIS,

Chez Mme. HUET-MASSON, LIBRAIRE,

RUE DE ROHAN, N° 21,

AU COIN DE CELLE DE RIVOLI

oooooooooooooooooooooooooooo

1819

PERSONNAGES

JACQUES LEFORT : capitaine de corsaire, financier

MICHEL LEFORT : Marin (premier comique)

MONSIEUR BONCEIL : maître de poste (caricature)

MARTIAL BONCEIL : son fils (second comique)

TEMPÊTE : matelot (utilité)

GROS-JEAN : garçon de ferme (utilité)

MARIANNE : fille de Michel Lefort (ingénuité)

GERTRUDE : vieille nourrice (caractère)

La scène est dans une maisonnette isolée à quelques lieues de
Dunkerque, près de la côte.

(Le théâtre représente une chambre rustique avec plusieurs entrées latérales et de fond)

SCÈNE PREMIÈRE

Michel Lefort, Gertrude, Marianne

(Au lever du rideau, Lefort est assis, lisant attentivement une gazette ; Marianne, d'un autre côté, travaille à un ouvrage d'aiguille ; Gertrude tenant un jeu de cartes à la main)

GERTRUDE : Toujours ce malheureux as de pique ! Il me poursuivra donc sans cesse ; en vérité on a plus de guignon.

MARIANNE : Qu'est-ce donc, ma pauvre Gertrude ?

GERTRUDE : Ah ! mon Dieu, voilà bien autre chose vraiment. Qu'est-ce que je vois donc ?

MARIANNE : Eh bien ! qu'y a-t-il ?

GERTRUDE : Ce qu'il y a ! un valet de cœur renversé... Cette fois, ça te concerne, mon enfant... Le valet de cœur, c'est Martial.

MARIANNE : Martial ?

GERTRUDE : Il doit entreprendre un grand voyage.

MARIANNE : Je ne le sais que trop, puisqu'il vient nous faire ses adieux aujourd'hui.

GERTRUDE : Les parents ne s'opposent pas au mariage.

MARIANNE : Je sais bien que mon père, et monsieur et madame Bonœil sont d'accords.

GERTRUDE : Mais comme il faut une fortune au jeune homme, son père qui l'aime avec une tendresse unique, l'envoie à deux ou trois mille lieues, ni plus ni moins, pour en chercher une. Regardez plutôt le neuf de pique entre deux dix.

MARIANNE : Mais nous savons tout ça.

GERTRUDE : Là, vous voyez donc que je ne me trompe pas ; voilà bien ce qui prouve en faveur des cartes. Eh bien ! j'ai tous les jours des disputes avec le maître d'école ; jusqu'à monsieur Bonœil qui se permet de se moquer de ma méthode... Il appelle ça des manies de vieilles femmes. Oh ! je lui veux, je lui en veux.

MICHEL : Ah ça, si vous vouliez bien me laisser lire mon journal.

MARIANNE : Il est donc bien intéressant ?

MICHEL : Pour moi toujours... Gothenbourg, le... le navire le *petit Matelot* a péri corps et biens, comprenez-vous ça ? Ça veut dire que depuis le plus petit mât... depuis le mousse jusqu'au capitaine, tout a été englouti. Ces naufrages-là me font tressaillir, moi, quand je songe que mon pauvre frère est parti sur un bâtiment comme ça... et qu'il ne nous a pas donné une seule fois de ses nouvelles.

GERTRUDE : Pardi, il est parti brouillé avec toute sa famille.

MICHEL : Brouillé, brouillé... Je sais bien que jusqu'à l'âge de douze ans, nous passions nos journées à nous battre, c'était bien le meilleur cœur..., alors moi je lui répondais par une autre taloche... C'est trop juste, nous étions si vite raccommodés... Mon père le trouvait taquin..., hargneux. Il m'en souvient, il y a aujourd'hui vingt ans, nous nous promenions sur l'étang qu'est là-bas au bout du village. V'là la dispute qui s'engage, pif, pouf, l'un de tribord, l'autre de basbord, nous voilà tous deux dans l'étang.

MARIANNE : Ce pauvre Jacques a toujours eu du goût pour les combats de mer.

MICHEL : J'avale un peu d'eau avant de me reconnaître : Jacques parvient avec peine à me ramener au lest ; mon père furieux le menace, Jacques s'emporte, lui répond... la dispute s'échauffe, et pour couper court, il décampe sans rien dire, et s'embarque sur un bâtiment qui mettait à la voile pour la Suède. Le gaillard avait du caractère.

GERTRUDE : Oh ! je m'en souviens, votre père était si fâché.

MICHEL : S'il était fâché !... Ce mauvais sujet de Jacques, que l'on ne me parle plus de lui, je le déshérite... Mon pauvre père meurt subitement, et par un papier trouvé après sa mort, il lègue à moi seul tout son bien.

GERTRUDE : C'est clair, les absents ont tort.

MICHEL : Il n'est pas de jours que je ne pense encore à lui (*regardant sa fille*), heureusement il m'est resté quelques sujets de consolation. Mais le père Bonœil se fait bien attendre...

MARIANNE : Mon Dieu ! pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident.

MICHEL : À moins que la carriole n'ait versé ; mais nous ne sommes qu'à une lieue du village, et il doit bien connaître la route, un maître de poste !

GERTRUDE : Et ces voleurs dont on parle tant..., vous savez, qui se cachent, à ce qu'on dit, dans la forêt ici près, et qui dévastent toute la côte, aux environs de Dunkerque.

MARIANNE : Ah ! mon Dieu ! tu le fais trembler, si on les avait arrêtés ?

GERTRUDE : Écoute donc ? Et l'as de pique, le valet de cœur renversé... Tout ça n'annonce rien de bon.

MICHEL : Bah !... les voleurs, pour quoi faire !... le père Bonœil est presque aussi pauvre que moi... les voleurs s'raient p't-être plus attrapés que lui.

GERTRUDE : Vous voilà bien, père Michel, toujours tranquille... demeurant à l'entrée d'un bois, vous ne craignez rien, vous... vous verrez que quelque jour, il nous arrivera malheur.

MARIANNE : Je crois entendre la carriole.

MICHEL : Juste, ce sont eux.

MARIANNE : Voici Martial.

SCÈNE II

Les mêmes, Martial

MARTIAL : Bonjour, père Lefort, bonjour mademoiselle Marianne... mère Gertrude...

MICHEL : Enfin, Martial, te voilà donc arrivé.

MARTIAL : Ce n'est pas sans peine, vraiment.

MARIANNE : Comment ?

MARTIAL : Vous connaissez mon père... Vous savez quel tact il a pour distinguer le caractère des gens, rien qu'en les voyant.

GERTRUDE : Je sais, il ne se trompe jamais, à ce qu'il dit.

MARTIAL : À une lieue d'ici, nous avons été poursuivis par plusieurs cavaliers armés ; ça m'est égal moi, je n'ai pas peur, mais mon père tourne la tête... Silence, me dit-il tout bas..., ce sont des voleurs, et de fouetter mon pauvre Mouton, et Mouton d'allonger à toutes jambes... Ce sont des voleurs, continue-t-il, jamais je ne me trompe ; enfin les voleurs nous arrêtent... nous demandent...

MICHEL : La bourse ou la vie ?

MARTIAL : Eh ! non ils nous demandent nos papiers... C'étaient des gendarmes ; mon papa n'en fait jamais d'autres. Il a toujours des frayeurs en pure perte.

MARIANNE : Ça a dû vous faire une révolution.

MARTIAL : À moi ? ça m'est égal, je n'ai pas peur.

SCÈNE III

Les mêmes, Bonœil

BONŒIL (à *Martial*) : À quelle heure ai-je dit que nous arriverions ?

MARTIAL : À six heures, mon père.

BONŒIL (à *Michel*) : Quelle heure est-il ?

MICHEL : Six heures.

BONŒIL : Jamais je ne me trompe.

MICHEL : Voisin, vous ne vous trompez jamais... Mais les gendarmes qui vous ont arrêté tout à l'heure sur la route.

BONŒIL : Comment, vous savez déjà..., eh ! bien oui, parbleu, c'était des gendarmes..., de loin on peut se tromper. Moi, quand je n'ai pas vu la physionomie, je ne réponds de rien, mais aussitôt que j'ai eu aperçu les uniformes, j'ai dit : ce sont des gendarmes, et je ne me suis pas trompé.

MARIANNE : Mais je n'aperçois pas madame Bonœil

BONŒIL : C'est assez naturel..., elle n'a pas pu venir..., il fallait bien que quelqu'un restât au logis..., recevoir les voyageurs..., faire donner les chevaux..., empêcher les postillons de boire..., si vous savez le tracas que ça donne..., je n'aime pas les inquiétudes, voyez-vous, et comme je voulais passer une soirée agréable et tranquille, j'ai tout bonnement laissé ma femme à la maison... pour veiller à tout ça...

MICHEL : Ah ! ça, les affaires vont donc bien.

BONŒIL : Les affaires ? Très mal, mon ami, très mal ; quel métier que celui de maître de poste sur une route de traverse ; et puis faites donc prospérer une maison de poste au aujourd'hui... la moitié de la France voyage en célérifère et l'autre moitié en patache... je ne vous parle pas de ceux qui préfère aller à pied pour la santé. C'est ce qui fait que j'envoie ce petit drôle là chercher fortune dans les pays étrangers.

MICHEL : Ah ! je le connais, il fera son chemin, il ira loin.

BONŒIL : Parbleu, je le crois bien, en Amérique tout simplement.

MARIANNE : C'est donc décidé ?

BONŒIL : Tout-à-fait, il va souper avec nous ce soir, vous faire ses adieux et demain en route. Ah ça ! nous allons bien nous divertir.

MICHEL : Je l'espère.

BONEIL : Moi je le parie, surtout si vous avez gardé votre coutume des années précédentes.

MICHEL : Comment ?

BONEIL : Oui, d'aller chercher un passant... le premier venu enfin ici près, sur la route et de l'amener souper avec nous. C'est une drôle d'idée.

MICHEL : C'est un devoir que je me suis fait et auquel je ne manquerais pas pour tout l'or du Pérou. Qui sait si cela n'a pas porté bonheur à ce pauvre Jacques, mon cher frère. Sans fortune, sans ressource, il a dû avoir besoin de secours de toute espèce...que de fois il a dû réclamer l'hospitalité !... on l'aura exercé à son égard, j'en suis sûr, il y a partout de bonnes gens... Eh bien !... j'acquitte ici la dette de mon frère. Le jour de sa fête, le seul de l'année où je me permette un bon repas, je descends sur la côte, et le premier pauvre voyageur que je rencontre, je l'amène ici : plus il est malheureux, mieux ça vaut... Je le fête de mon mieux et je le renvoie toujours avec quelques petits secours... Enfin je le reçois comme je voudrais que l'on reçût mon frère dans quelque lieu qu'il se trouve.

GERTRUDE : Bien, bien, mon cher fils.

BONEIL : Et pour moi donc, cela exerce mon talent de physionomiste. Vous rappelez-vous celui de l'an dernier, comme je vous l'ai tout de suite dévisagé, oh ! je ne me trompe jamais.

MARTIAL : Vous avez été assez long temps toujours.

BONEIL : Jusques au dessert... Dam ! il ne disait rien... aux premiers plats on mange, on n'a pas le temps de se trahir, mais quand le souper s'avance, on commence à se reconnaître, et au dessert, ma foi, on se déboutonne tout-à-fait. Ah ça, père Lefort, amenez-nous quelqu'un d'original, là, une bonne tête, qui puisse nous faire passer une heure agréable.

MICHEL : Oh ! le premier venu, c'est ma loi invariable. Allons je descends, ne vous impatientez pas, je ne serai pas longtemps à mettre le grappin sur ce que je cherche.

GERTRUDE : Parbleu, tant qu'il ne s'agit que de faire un bon repas, on ne se fait pas prier.

MARTIAL : C'est drôle de dîner comme ça à cinq ou six personnes tête-à-tête avec un homme qu'on ne connaît pas.

MICHEL : Allons, je vais à la découverte, moi... ne vous impatientez pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV

Gertrude, Marianne, Martial, Bonœil

MARTIAL : Il me tarde bien de voir la figure qu'on va nous amener.

BONŒIL : Je saurai tout de suite qui c'est ; par ce que je ne me trompe jamais.

GERTRUDE : Ah ! si j'étais bien curieuse, j'ai là certain jeu de cartes.

BONŒIL : Allons, voilà encore Gertrude avec ses folies, ses jeux de cartes... on ne croit plus à tous ces contes-là ma bonne mère... (*avec impatience*) Pour reconnaître les hommes, il faut de l'expérience, du coup d'œil ; c'est là tout mon secret. De l'expérience, je dois en avoir... dans mon état on voit passer tant de monde, tant de physionomies différentes, on apprend à distinguer les hommes en un clin d'œil : demandez à Martial, si je me trompe.

MARTIAL : C'est à dire...

BONŒIL : Comment ?

MARTIAL : C'est-à-dire jamais, excepté le jour où cet acteur de Paris qui allait en tournée dans les départements a relayé à la maison... vous savez bien six chevaux... un coureur... clic

clac... et que vous prétendiez que c'était un ministre qu'allait prendre les eaux.

GERTRUDE : Ah ! ah ! ah ! ah !

BONEIL : Qu'est-ce que tu dis donc ?

MARTIAL : Oui, et puis l'hiver dernier encore que vous avez pris pour un auteur, ce mylord de l'Angleterre parc'qu'il mangeait comme quatre et qu'il n'donnait jamais de pour-boire aux postillons.

BONEIL : Allons, tu ne sais pas ce que tu dis.

MARTIAL : C'est égal, j'ai plus de confiance dans la bonne Gertrude, parce qu'elle a prédit à ma petite Marianne qu'avant un an, elle serait ma femme... Voyez-vous, il y a au moins de la vraisemblance ; que je ne lui serai jamais infidèle, il y a de la vrai... ça me fait penser à une chose, mère Gertrude. Tenez, la veille de mon mariage vous me tirerez les cartes.

GERTRUDE : Oui, mon enfant.

MARTIAL : Je serais curieux de savoir à mon tour si ma femme ?...

MARIANNE : Si votre femme ? Qu'entendez-vous par là.

MARTIAL : Oui, un mari est toujours bien aise de savoir. Tâchez de m'amener l'as de carreau, ça fait que je ne serai pas... capot...

SCÈNE V

Les mêmes, Michel Lefort, Jacques Lefort (*vêtu très modestement*)

MICHEL : Par ici, par ici.

JACQUES (*saluant*) : Messieurs (*à part*), voici donc le séjour de mon enfance

MICHEL : Je ne suis pas resté long-temps comme vous voyez... j'ai rencontré presque à la porte ce brave homme, et je l'ai engagé à monter.

MARTIAL : Et il paraît qu'il a accepté d'emblée.

JACQUES : accablé de fatigue, j'allais réclamer de vous l'hospitalité, quand vous me l'avez offerte si généreusement.

BONÆIL (*à part*) : Voyons... voyons un peu à qui nous pouvons avoir affaire.

(*Il l'examine*)

MARIANNE : Il a une bonne figure.

MICHEL : Vous avez froid et bon appétit sans doute... vous trouverez ici, bon feu, bon gîte... Ce n'est pas tous les jours comme ça, au moins ; mais quand on se mêle d'inviter.

JACQUES : Il me faut si peu de chose.

BONÆIL : L'air humble et soumis, c'est un pauvre diable, il n'y a pas le plus petit doute.

JACQUES (*à part*) : Voilà donc ma famille et le frère ingrat...

BONÆIL (*arrivant à Jacques et lui frappant sur l'épaule*) : Eh bien, mon brave homme, il fait meilleur ici que sur la grande route, n'est-ce pas ; et vous allez faire un repas comme vous n'en avez probablement pas fait depuis long-temps.

JACQUES : Oh !... Oh !... peut-être...

MICHEL (*bas à Bonæil*) : C'est vrai... Pourquoi lui parlez-vous comme ça, donc ?

BONÆIL (*bas à Michel*) : Laissez-moi donc tranquille : que diable, est-ce que je ne sais pas bien à qui j'ai affaire... Je ne me trompe jamais. (*à Jacques*) Convenez que vous n'êtes pas fâché de trouver en route une auberge comme celle-ci.

JACQUES : Je tâcherai qu'on ne soit pas fâché de m'y avoir reçu.

MARIANNE : C'est très bien, n'est-ce pas, Gertrude ?

BONÆIL : Comment donc, mais pas mal, pas mal du tout ; on trouve quelque fois sur ces grandes routes des gens...

JACQUES : Qui savent d'abord distinguer les hommes, et démêler ceux qui rendent service avec générosité, de ceux qui se donnent mal à propos de l'importance.

BONÆIL : C'est que c'est fort bien dit Ah ! vous savez distinguer les hommes... C'est bien mon genre à moi, je vois que nous nous conviendrons.

JACQUES : Vous croyez. (*à part*) Voilà un singulier original, serait-il mon parent ?

MICHEL : Allons, allons, mon cher Bonæil, Monsieur doit être fatigué

JACQUES : Mais...

MICHEL : Eh ! bien, si en attendant le souper, vous voulez vous reposer, entrez par ici, c'est l'affaire d'une petite heure... Vous trouverez dans cette salle un bon feu.

MARIANNE : Et pour être plus à votre aise, vous n'aurez qu'à vous asseoir dans le grand fauteuil.

MICHEL : Celui de mon pauvre père.

JACQUES : De mon... de votre père. (*à part*) Il a pourtant l'air d'un brave homme. (*Après avoir regardé Michel. Haut*) Puisque vous voulez bien le permettre, je vais entrer... Peut-être un jour pourrai-je reconnaître tant de bonté...

MARIANNE : Si vous voulez me suivre, mon bon Monsieur, je vais vous conduire, et puis je vous laisserai ma lumière...

JACQUES : Je vous remercie, mon enfant. Ma foi ma nièce est fort jolie.

(Il sort avec Marianne par la porte gauche)

SCÈNE VI

Les précédents, exceptés Jacques et Marianne

BONÆIL : Ah ! ça, mais dites donc, un instant,, c'est que ce n'est plus ça... Allons doucement. Voilà que ce pauvre diable me fait l'effet à moi d'être un homme extrêmement comme il faut. D'abord, avez-vous entendu : peut-être un jour pourrai-je reconnaître... c'est que si ça allait être quelque incognito !...

GERTRUDE : Allons, voilà la tête qui travaille.

BONCEIL : Avez-vous remarqué comme il a dit : je sais distinguer les hommes qui se donnent de l'importance... c'est que c'est moi... c'est mon système tout à fait... je ne serais pas étonné que ce gaillard là ne fut un des hommes les plus habiles du siècle.

SCÈNE VII

Les précédents, Marianne

MARIANNE (*rentrant*) : Là, maintenant occupons-nous du souper.

MICHEL : Est-il bien à son aise ?

MARIANNE : Oh ! je vous en réponds... Avant de se reposer il a examiné toute la chambre avec un air singulier, et puis, à propos, il m'a demandé que s'il venait un des gens le demander, on eut la bonté de le faire attendre.

BONCEIL : Un de ses gens.

MARIANNE : Oui, un de ses gens ? C'est pas l'embarras, il s'est repris et il m'a dit si quelqu'un venait le demander.

BONCEIL : Ah ! ah ! ah ! Si l'un de ses gens, si quelqu'un. Allons, allons, je vous le disais, il n'y a plus moyen de se cacher... voilà l'incognito.

GERTRUDE : Qu'est-ce que c'est que ça, un incognito ?

BONCEIL : Ah ! bien, il est joli celui-là, incognito..., ma bonne, incognito, c'est connu, c'est un mot latin... qui veut dire... enfin, incognito, ça signifie un homme qui voyage... qui voyage incognito... c'est clair.

MICHEL : Ainsi, ce monsieur est...

BONCEIL : Parbleu, c'est... c'est tout bonnement quelque seigneur déguisé, et qui a ses raisons pour rester inconnu... Voilà ce que c'est... incognito.

MARIANNE : Ça pourrait bien être... si je savais ça, je lui demanderai s de l'emploi pour Martial, afin qu'il ne partît pas.

BONÆIL : C'est ça, allez le réveiller tout de suite. Est-ce qu'il faut fatiguer les grands de ses intérêts personnels ? Jamais. Si je lui parle moi, à ce seigneur... ce sera pour tâcher d'obtenir une apostille ; mais dans l'intérêt général... Je sollicite la place de maître de poste à Dunkerque ; c'est pour le bien du service plutôt que pour moi ; encore si j'ose lui en dire deux mots, ce ne sera qu'au dessert.

MICHEL : Comment, vous croyez que j'aurais l'honneur de recevoir...

BONÆIL : Juste ! c'est ça... je ne me trompe jamais, vous le savez bien. D'ailleurs, il v a venir un de ses gens, nous l'interrogerons, et vous verrez si je suis dans l'erreur.

SCÈNE VIII

Les précédens¹, Gros-Jean, puis Tempête

GROS-JEAN : Monsieur, voilà un homme qui demande quelqu'un qui a dû s'arrêter ici...

C'est ça, quelqu'un.

BONÆIL : Vous allez voir la livrée.

(Tempête est habillé en matelot avec des moustaches et un sabre au côté.)

TEMPÊTE : Ah ! ça c'est donc ici la maison Lefort.

GROS-JEAN : Oui, Monsieur.

TEMPÊTE : À la bonne heure !... C'est ici que je dois l'attendre.

MICHEL : Il a une drôle de livrée, dites donc, père Bonæil.

BONÆIL : C'est vrai, n'importe ; suite de l'incognito (*haut à Tempête*) Mon ami, votre maître, le comte de... est là... il repose.

TEMPÊTE : Le comte de...

¹ L'orthographe de la brochure originale, ainsi que tous les signes de ponctuation ont été respectés, montrant quelques divergences d'utilisation avec notre époque.

BONŒIL : C'est peut-être un duc ?

TEMPÊTE : Ma foi, je n'en sais rien... Nous l'appelons tout simplement capitaine.

MICHEL (à *Bonœil*) : Capitaine, voilà qui change diablement vos idées.

BONŒIL : Ah ça, voyons donc un peu, ne nous étourdissons pas... Est-ce que je me serais trompé, ce n'est guère possible, pourtant.

TEMPÊTE : Mais, qu'avez-vous donc vous autres, vous avez l'air tout je ne sais comment. Si je vous gêne, je descends là-bas, et je vais attendre le reste de la troupe, qui doit joindre ici le capitaine.

BONŒIL : Le capitaine. La troupe... Un instant. Il me faut le temps de me reconnaître.

SCÈNE IX

Les précédents, Gros-Jean

GROS-JEAN : Monsieur ?

BONŒIL : Est-ce encore quelqu'un de la troupe ?

GROS-JEAN : Non, monsieur, c'est une lettre pour vous que Joseph le postillon à remis en passant (*Gros-Jean sort.*)

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À**

www.theatronautes.com

DEMO : 9/ 19 pages

LE CAPITAINE JACQUES

Par MM Delester, Poirson et Alphonse

Texte modernisé par Alexis de Vareuil

**Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin,
Le 6 janvier 1819**

PERSONNAGES

JACQUES LEFORT : capitaine de corsaire, financier (frère de Michel)

MICHEL LEFORT : Marin (frère de Jacques)

MONSIEUR BONCEIL : maître de poste

MARTIAL BONCEIL : son fils (amoureux de Marianne)

TEMPÊTE : matelot

GROS-JEAN : garçon de ferme

MARIANNE : fille de Michel Lefort (amoureuse de Martial)

GERTRUDE : vieille nourrice (tireuse de cartes)

Un brigadier de gendarmerie

La scène est dans une maisonnette isolée à quelques lieues de Dunkerque, près de la côte.
(*Le théâtre représente une chambre rustique avec plusieurs entrées latérales et de fond*)

SCÈNE PREMIÈRE

Michel Lefort, Gertrude, Marianne

(Au lever du rideau, Michel Lefort est assis, lisant attentivement une gazette ; Marianne, d'un autre côté, travaille à un ouvrage d'aiguille ; Gertrude, un jeu de cartes entre les la main les bat, les aligne)

GERTRUDE *(tapotant la carte de l'index)* : Toujours ce malheureux as de pique ! Il me poursuivra donc sans cesse ; en vérité, dans la vie, on a plus de guignon que de bonnes chances, je vous le dis !

MARIANNE : Qu'est-ce donc, ma pauvre Gertrude ? Que t'annoncent tes cartes.

GERTRUDE : Ah ! mon Dieu, voilà bien autre chose vraiment.

MARIANNE : Eh bien ! qu'y a-t-il ?

GERTRUDE : Qu'est-ce que je vois donc ? Qu'est-ce que je vois ?...

MARIANNE : Vas-tu nous le dire ?

GERTRUDE : Ce qu'il y a !? Il y a un valet de cœur renversé... Cette fois, ça te concerne, Marianne, mon enfant que j'ai élevée comme ma propre fille... Le valet de cœur, c'est un homme ; et cet homme ne peut être que Martial.

MARIANNE : Martial ?

GERTRUDE : Il doit entreprendre un grand voyage, n'est-ce pas ?

MARIANNE : Je ne le sais que trop, puisqu'il vient nous faire ses adieux aujourd'hui.

GERTRUDE : Pourtant, les parents ne s'opposent pas au mariage.

MARIANNE : Non, pour sûr. Je sais bien que mon père, monsieur et madame Bonœil sont d'accords là dessus. Ils veulent qu'on se marie.

GERTRUDE : Mais comme il faut un pécule, sinon une fortune au jeune homme, son père qui l'aime avec une tendresse unique, l'envoie à deux ou trois mille lieues, ni plus ni moins, pour en chercher une. Regardez ! Mais regardez plutôt ça, grand Dieu ! le neuf de pique qui se glisse entre deux dix.

MARIANNE : Mais nous savons tout ça.

GERTRUDE : Là, vous voyez donc que je ne me trompe pas ; voilà bien ce qui prouve la valeur des cartes. Elles ne mentent pas les cartes... Eh bien ! j'ai tous les jours des disputes avec le maître d'école ; jusqu'à monsieur Bonœil, maître de poste, qui se permet de se moquer de ma méthode... Il appelle ça des manies de vieilles femmes. Oh ! je lui veux, je lui en veux.

MICHEL : Ah ça, si vous vouliez bien me laisser lire mon journal.

MARIANNE : Il est donc bien intéressant votre journal, père ?

MICHEL : Pour moi toujours... Gothenbourg, un drame... le navire le *petit Matelot* a péri corps et biens, comprenez-vous ça ? Ça veut dire que depuis le plus petit mât... depuis le mousse jusqu'au capitaine, tout a été englouti. Ces naufrages-là me font tressaillir, moi, quand je songe que mon pauvre frère Jacques est parti sur un bâtiment semblable à celui-là... et qu'il ne nous a pas donné une seule fois de ses nouvelles depuis des années.

GERTRUDE : Pardi, avec son caractère, il est parti sur un coup de tête, brouillé avec toute sa famille.

MICHEL : Brouillé, brouillé... Je sais bien que jusqu'à l'âge de douze ans, nous passions nos journées à nous battre, c'était bien le meilleur cœur de nous tous..., alors moi je lui répondais par une autre taloche... C'est trop juste, nous étions si vite raccommodés... Mon père le trouvait taquin..., hargneux. Il m'en souvient, il y a aujourd'hui vingt ans, nous nous promenions sur l'étang qui est là-bas, au bout du village. V'là la dispute qui s'engage, pif, pouf, l'un de tribord, l'autre de bâbord, nous, on se retrouve tous deux dans l'étang. Plouf !

MARIANNE : Ce pauvre Jacques a toujours eu du goût pour les combats de mer.

MICHEL : J'avale un peu d'eau avant de refaire surface et me reconnaître : Jacques parvient avec peine à me ramener au lest ; mon père furieux le menace, Jacques s'emporte, il lui répond... la dispute s'échauffe s'envenime, et pour couper court, Jacques décampe sans rien dire, et cette tête brûlée s'embarque sur le premier navire à quai, un bâtiment qui mettait à la voile pour la Suède. Le gaillard avait du caractère.

GERTRUDE : Oh ! je m'en souviens, votre père était si fâché.

MICHEL : S'il était fâché !... Ce mauvais sujet de Jacques, que l'on ne me parle plus de lui, je le déshérite... Mon pauvre père meurt subitement, et par un papier trouvé après sa mort, il lègue à moi seul tout son bien.

GERTRUDE : C'est clair, les absents ont toujours tort.

MICHEL : Peut-être, mais c'était mon frère. Il n'est pas un jour que je ne pense encore à lui (*regardant sa fille*). Heureusement il m'est resté quelques sujets de consolation, toi, ma chérie. Mais le père Bonœil se fait bien attendre... Qu'est-ce qu'il fabrique ?

MARIANNE : Mon Dieu ! pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé un accident.

MICHEL : À moins que la carriole n'ait versé ; mais pourquoi ? La chaussée a été rempierrée, nous ne sommes qu'à une lieue du village, et il doit bien connaître cette route, bon sang, un maître de poste comme lui !

GERTRUDE : Certes ! Mais y a ces voleurs dont on parle tant..., vous savez, ces filous qui se cachent, à ce qu'on dit, dans la forêt ici près, et qui dévastent et ravagent toute la côte, aux environs de Dunkerque.

MARIANNE : Ah ! mon Dieu ! Gertrude, tu me fais trembler, s'ils les avaient attaqués ?

GERTRUDE : Écoute donc !... (Elle manipule ses cartes) Ah ! Par le Christ ! Et l'as de pique et le valet de cœur renversés... Tout ça n'annonce rien de bon. Rien de bon !

MICHEL : Bah !... les voleurs, pour quoi faire !... Tout le monde le connaît le père Bonœil, il est presque aussi pauvre que moi... les voleurs s'raient p't-être plus attrapés que lui.

MARIANNE : De dépit, ils pourraient se venger sur eux.

GERTRUDE : Vous voilà bien, père Michel, toujours tranquille... demeurant à l'entrée d'un bois, vous ne craignez rien, vous... vous verrez qu'un jour prochain, il nous arrivera malheur, je vous le prédis. Et s'il leur font la peau à lui et à Martial, pour se dédommager, hein ? Les cartes ne mentent jamais.

MARIANNE : Écoutez !... (*se tournant vers la coulisse*) Je crois entendre quelque chose... (*Tous tendent l'oreille*). La carriole, c'est sa carriole.

MICHEL : C'est juste, ce sont eux.

MARIANNE (*rassurée*) : Voici Martial. Merci, mon Dieu.

SCÈNE II

Les mêmes, Martial

MARTIAL : Bonjour, père Lefort, bonjour mademoiselle Marianne... mère Gertrude...

(*Ils se saluent*)

MICHEL : Enfin, Martial, te voilà donc arrivé.

MARTIAL : Ce n'est pas sans peine, vraiment.

MARIANNE : Comment ? Que s'est-il passé ?

MARTIAL : Vous connaissez mon père... Vous savez quel tact, quelle intuition, il a un don pour distinguer le caractère des gens, rien qu'en les voyant.

GERTRUDE : On sait, il ne se trompe jamais... à ce qu'il dit.

MARTIAL : À une lieue d'ici, nous avons été poursuivis par plusieurs cavaliers armés. Moi, ça m'est égal, je n'ai pas peur, je sais me défendre. Mais mon père tourne la tête, fait la grimace... « Silence, ne dis rien —me lâche-t-il tout bas—, ce sont des voleurs ».

GERTRUDE : Ah ! le don !

MARIANNE : Grand Dieu !

MARTIAL : Et soudain, il fouette mon pauvre Mouton, et notre rosse d'allonger la foulée, puis de foncer à toutes jambes... « Ce sont des voleurs —continue-t-il—, jamais je ne me trompe ». Les cavaliers sont plus rapides. Enfin, les voleurs nous arrêtent... nous demandent...

MICHEL, MARIANNE, GERTRUDE : La bourse ou la vie ?

MARTIAL : Eh ! non ils nous demandent : nos papiers...

MICHEL, MARIANNE, GERTRUDE : Vos papiers ?

MARTIAL : Oui. C'étaient des gendarmes ; mon cher papa physionomiste n'en fera jamais d'autres. Il a toujours des frayeurs en pure perte.

MARIANNE : Ça a dû vous faire une révolution.

MARTIAL : À moi ? ça m'est égal, je n'ai pas peur. Il a fallu expliquer la raison de notre fuite car ils nos prenaient pour des voleurs.

SCÈNE III

Les mêmes, Bonœil

BONŒIL (*entrant, à Martial*) : À quelle heure ai-je dit que nous arriverions ?

MARTIAL : À six heures, mon père.

BONŒIL (*à Michel*) : Quelle heure est-il ?

MICHEL : Six heures pile.

BONŒIL : Jamais je ne me trompe ! Mais il a fallu trotter un peu pour cela.

MARTIAL (*à part*) : Et reperdre cette avance pour nous justifier auprès de la maréchaussée.

MICHEL : Voisin, vous ne vous trompez jamais... Mais les cavaliers qui vous ont arrêtés tout à l'heure sur la route.

BONŒIL : Comment, vous savez déjà..., eh ! bien oui, parbleu, c'était des gendarmes..., de loin on peut se tromper, non ? Des silhouettes dans le contre-jour. Et au trot, en se tordant le col. Moi, quand je n'ai pas vu la physionomie de près, je ne répons de rien, mais aussitôt que j'ai eu aperçu les uniformes, j'ai dit : ce sont des gendarmes, et je ne me suis pas trompé.

MARIANNE : Je n'aperçois pas madame Bonœil.

BONŒIL : C'est assez naturel, elle n'a pas pu venir. Il fallait bien que quelqu'un restât au logis pour recevoir les voyageurs, faire donner les chevaux frais, veiller au harnachement, mener à l'écurie ceux qui arrivaient, les bouchonner, les abreuver, empêcher les postillons de boire... si vous savez le tracas que ça cause ! je n'aime pas les inquiétudes, voyez-vous, et comme je voulais passer une soirée agréable et tranquille avec vous, j'ai tout bonnement laissé ma femme à la maison pour veiller à tout ça...

MICHEL : Ah ! ça, les affaires vont donc bien.

BONŒIL : Les affaires ? Très mal, mon ami, très mal ; quel métier que celui de maître de poste sur une route de traverse, c'est pas la foule ; et puis faites donc prospérer une maison de poste au aujourd'hui... la moitié de la France voyage en célérier et l'autre moitié en patache ou en calèche...

je ne vous parle pas de ceux qui préfèrent aller à pied pour la santé. C'est ce qui fait que j'envoie ce petit drôle là (*désignant son fils*) chercher fortune dans les pays étrangers.

MICHEL : Ah ! je le connais, il fera son chemin, il ira loin.

BONŒIL : Parbleu, je le crois bien, il va en Amérique, tout simplement.

MARIANNE (*navrée*) : C'est donc décidé ?

BONŒIL : Tout à fait, Marianne, il va souper avec nous ce soir, vous faire ses adieux et demain en route pour la mer... Ah ça ! nous allons bien nous divertir pour fêter ça.

MICHEL : Je l'espère.

BONŒIL : Moi je le parie, surtout si vous avez gardé votre coutume des années précédentes.

MICHEL : Comment ? Quelle coutume ?

BONŒIL : Oui, souvenez-vous, d'aller cueillir un passant... le premier venu, enfin ici près, sur la route et de l'amener souper avec nous. C'est une drôle d'idée, mais une bonne idée.

MICHEL : Ah ! oui... C'est un devoir que je me suis imposé et auquel je ne manquerais pas pour tout l'or du Pérou. (*Songeur*) Qui sait si cela n'a pas porté bonheur à ce pauvre Jacques, mon cher frère. Sans fortune, sans ressource, il a dû avoir besoin de secours de toute espèce...

BONŒIL : Pour sûr !

MICHEL : Que de fois il a dû réclamer l'hospitalité !... on l'aura exercé à son égard, j'en suis sûr, il y a partout de bonnes et honnêtes gens... Eh bien !... j'acquitte ici la dette de mon frère. Le jour de sa fête, le seul de l'année où je me permette un bon repas, je descends sur la côte, et le premier pauvre voyageur que je rencontre, je l'amène ici : plus il est malheureux, mieux ça vaut... Je le fête de mon mieux et je le renvoie toujours avec quelques petits secours... Enfin je le reçois comme je voudrais que l'on reçût mon frère dans quelque lieu qu'il se trouve.

GERTRUDE : Bien, bien, mon cher fils, c'est de la charité.

BONŒIL : Et pour moi donc qui suis invité, c'est une occasion supplémentaire d'exercer mon talent de physionomiste.

(Les autres toussent dans leur poing ou haussent les sourcils)

BONŒIL : Vous rappelez-vous celui de l'an dernier, comme je vous l'ai tout de suite dévisagé, oh ! je ne me trompe jamais.

MARTIAL : Vous avez été assez long temps pourtant à le cataloguer.

BONŒIL : Jusques au dessert... c'est pas le bout du monde. Dam ! il ne disait rien... Muet comme une carpe. D'accord, aux premiers plats on mange, on n'a pas le temps de se trahir, mais quand le souper s'avance, on commence à se reconnaître, et au dessert, ma foi, on se déboutonne tout à fait. Ah ça, père Lefort, je vous en prie, amenez-nous quelqu'un d'original, là, une bonne tête, qui puisse nous occuper une heure agréablement.

MICHEL : Oh ! le premier venu, c'est le premier venu, je le confirme, c'est ma loi invariable, je ne trie pas. Allons je descends, ne vous impatientez pas, je ne serai pas long-temps à mettre le grappin sur ce que je cherche.

GERTRUDE : Parbleu, tant qu'il ne s'agit que de manger gratis un bon repas, on ne se fait pas prier.

MARTIAL : C'est drôle de dîner comme ça à cinq ou six personnes en tête-à-tête avec un homme qu'on ne connaît pas.

BONŒIL : Ça te permet de t'ouvrir sur le monde et à des gens d'une autre culture, ou quelqu'un du village voisin qui aurait voyagé et qui aurait des souvenirs à raconter.

MICHEL : Allons, je vais à la découverte, moi... ne vous impatientez pas.

(Il sort)

SCÈNE IV

Gertrude, Marianne, Martial, Bonœil

MARTIAL : Il me tarde bien de voir la figure qu'on va nous amener.

BONŒIL : Je saurai tout de suite qui c'est ; parce que...

LES AUTRES : Vous ne vous trompez jamais !

BONŒIL (*percevant l'ironie*) : Vous verrez, vous verrez.

GERTRUDE : Ah ! si j'étais bien curieuse, j'ai là un certain jeu de cartes.

LES AUTRES : Qui ne se trompent jamais.

BONŒIL : Allons, voilà encore Gertrude avec ses folies de cartomancienne et ses jeux de cartes... on ne croit plus à tous ces contes-là, ma bonne mère... (*avec impatience*) Pour reconnaître les hommes, il faut de l'expérience et le coup d'œil ; un coup d'œil infaillible, c'est là tout mon secret. De l'expérience, je dois en avoir... dans mon état de maître de poste et depuis des lustres, on voit passer tant de monde, tant de faciès différents, on apprend à distinguer les hommes en un clin d'œil : demandez à Martial, si je me fourvoie !

MARTIAL : C'est à dire...

BONŒIL : Comment ?

MARTIAL : C'est-à-dire que vous ne vous trompez jamais... excepté le jour où cet acteur de Paris qui allait en tournée dans les départements a relayé son attelage à la maison... vous savez bien six chevaux... un coureur... clic clac... et vous avez prétendu que c'était un ministre qui allait prendre les eaux.

GERTRUDE : Ah ! ah ! ah ! ah ! Un ministre aux eaux !

BONŒIL : Qu'est-ce que tu racontes donc, fiston ? Point le souvenir de ça.

MARTIAL : Oui, et puis l'hiver dernier cet autre encore que vous avez pris pour un auteur, ce mylord de l'Angleterre parc'qu'il mangeait comme quatre et qu'il n'donnait jamais de pourboire aux postillons.

BONŒIL : Allons, tu ne sais pas ce que tu dis.

MARTIAL : C'est égal, j'ai plus de confiance dans la bonne Gertrude, parce qu'elle a prédit à ma petite Marianne qu'avant un an, elle serait ma femme... Voyez-vous, il y a au moins de la vraisemblance là-dedans; et que je ne lui serai jamais infidèle, il y a aussi de la vraisem... ça me fait penser à une chose, mère Gertrude. Tenez, la veille de mon mariage vous me tirerez les cartes.

GERTRUDE : Oui, mon enfant, promis.

MARTIAL : Je serais curieux de savoir à mon tour si ma femme ?...

MARIANNE : Si votre femme, quoi ? Qu'entendez-vous par ce sous-entendu. N'auriez-vous point confiance en elle, la douce Marianne ?

MARTIAL : Si-si-si, mais un mari est toujours bien aise de savoir ces chose-là. Tâchez de m'amener l'as de carreau, entre vos mains, Gertrude, ça fera que je ne serai pas... capot... Et ça me contentera.

SCÈNE V

Les mêmes, Michel Lefort, Jacques Lefort (vêtu très modestement, méconnaissable)

MICHEL : Par ici, monsieur, venez par ici.

JACQUES (*saluant*) : Messieurs, mesdames (*à part*), voici donc le séjour de mon enfance. Il n'a guère changé.

MICHEL : Je ne me suis pas absenté longtemps comme vous voyez... j'ai rencontré presque à la porte ce brave homme, et je l'ai engagé à monter. Le hasard.

JACQUES (*à part*) : Appelons-le le hasard...

MARTIAL : Et il semblerait qu'il ait accepté d'emblée.

JACQUES : accablé de fatigue, j'allais réclamer de vous l'hospitalité, quand vous me l'avez offerte si généreusement.

BONŒIL (*à part*) : Voyons... voyons un peu à qui nous pouvons avoir affaire.

(*Il l'examine, le scrute*)

MARIANNE : Il a une bonne figure.

MICHEL : Vous avez froid, vous avez faim et un bel appétit, sans doute... vous trouverez ici, bon feu, bon gîte... Ce n'est pas tous les jours comme ça ; mais quand on se mêle d'inviter, on ne lésine sur rien. C'est la coutume.

JACQUES : Il me faut si peu de chose.

BONŒIL (*à l'écart*) : L'air humble et soumis, c'est un pauvre diable, il n'y a pas le plus petit doute.

JACQUES (*à part*) : Voilà donc ma famille et le frère ingrat...

BONŒIL (*arrivant à Jacques et lui frappant sur l'épaule*) : Eh bien, mon brave homme, il fait meilleur ici que sur la grande route, n'est-ce pas ; et vous allez déguster un repas comme vous n'en avez probablement pas rencontré depuis longtemps.

JACQUES : Oh !... Oh !... peut-être... Je vous en sais gré.

MICHEL (*bas à Bonœil*) : C'est vrai... Pourquoi lui parlez-vous comme ça ?

BONŒIL (*bas à Michel*) : Laissez-moi donc tranquille : que diable, est-ce que je ne sais pas bien à qui j'ai affaire... Je ne me trompe jamais. (*à Jacques*) Convenez que vous n'êtes pas fâché de trouver en route une auberge comme celle-ci.

JACQUES : Je tâcherai qu'on ne soit pas fâché de m'y avoir reçu.

MARIANNE : C'est très bien, n'est-ce pas, Gertrude ? Il va falloir s'y employer.

GERTRUDE : On va se mettre aux fourneaux.

BONŒIL : On trouve quelquefois sur ces grandes routes des gens... Comment dire...

JACQUES : Qui savent d'abord distinguer les hommes, et démêler ceux qui rendent service avec générosité, de ceux qui se donnent mal à propos de l'importance.

BONŒIL : C'est que c'est fort bien énoncé, ça. Ah ! vous savez distinguer les hommes... C'est bien mon genre à moi aussi, je vois que nous nous conviendrons.

JACQUES : Vous croyez. (*à part*) Voilà un singulier original, serait-il mon parent ?

MICHEL : Allons, allons, mon cher Bonœil, Monsieur doit être fatigué.

JACQUES : Mais, le simple fait d'être ici... Je me sens déjà mieux.

MICHEL : Eh ! bien, si en attendant le souper, vous voulez vous reposer un peu, entrez par ici, c'est l'affaire d'une petite heure... Vous trouverez dans cette salle un bon feu.

MARIANNE : Et pour être plus à votre aise, vous n'aurez qu'à vous asseoir dans le grand fauteuil.

MICHEL : Celui de mon pauvre père.

JACQUES : De mon... de votre père. (*À part*) Il a pourtant l'air d'un brave homme, mon vilain frère. (*Après avoir regardé Michel. Haut*) Puisque vous me le permettez, je vais entrer... Peut-être un jour pourrai-je reconnaître tant de bonté et vous rendre la pareille...

MARIANNE : Si vous voulez me suivre, mon bon Monsieur, je vais vous conduire, et puis je vous laisserai ma lumière...

JACQUES : Je vous remercie, mon enfant. (*À part*) Ma foi, ma nièce est fort jolie.

(Il sort avec Marianne par la porte de gauche)

SCÈNE VI

Les précédents, exceptés Jacques et Marianne

BONŒIL : Ah ! ça, mais dites donc, un instant, mes amis, c'est que ce n'est plus ça du tout... Allons-y doucement.

GERTRUDE (*à part*) : Qu'est-ce qu'il baragouine ?

MICHEL : Soyez clair. Que voulez-vous signifier par là, Bonœil ?

BONŒIL : Il ne faut pas se fier aux apparences. Voilà que ce pauvre diable me fait l'effet, à moi, d'être un homme extrêmement comme il faut. D'abord, avez-vous entendu cette formule : peut-être un jour pourrai-je reconnaître tant de bonté et vous rendre la pareille... c'est que si ça se trouve, c'est quelque personne incognito !...

GERTRUDE (*à part*) : Allons, voilà la tête qui lui travaille.

BONŒIL : Avez-vous remarqué comme il a dit : je sais distinguer les hommes qui se donnent de l'importance... c'est que c'est moi... c'est mon système tout à fait... je ne serais pas étonné que ce gaillard-là ne fut un des hommes les plus habiles du siècle.

SCÈNE VII

Les précédents, Marianne

MARIANNE (*revenant*) : Là, notre homme est installé.

MICHEL : Est-il bien à son aise ?

MARIANNE : Oh ! je vous en réponds... Il se détend, bien calé dans le grand fauteuil avec un verre de vin. Avant de se reposer il a examiné toute la chambre avec un air singulier, et puis, il m'a demandé : « S'il venait un des gens me réclamer, qu'on ait la bonté de m'avertir et qu'on le fasse attendre.

BONŒIL : Un de ses gens ?

MARIANNE : Oui, un de ses gens ? C'est étonnant, non ? Il s'est repris et il m'a dit « si quelqu'un venait le demander ».

BONŒIL : Ah ! ah ! ah ! « Si l'un de ses gens », « si quelqu'un ». Allons, allons, je vous le disais, il n'y a plus moyen de se cacher... voilà notre incognito de la haute.

GERTRUDE : Qu'est-ce que c'est que ça, un incognito ?

BONŒIL : Ah ! bien, elle est bien bonne celle-là, incognito..., ma bonne Gertrude, incognito, c'est bien connu, c'est un mot latin... un mot latin qui veut dire... enfin, incognito, ça signifie un homme qui voyage... qui voyage in-co-gni-to... c'est clair, c'est limpide comme de l'eau de roche !

MICHEL : Ainsi, ce monsieur est...

BONŒIL : Parbleu, c'est... c'est tout bonnement quelque seigneur déguisé, et qui a ses raisons pour ne pas se faire connaître et rester inconnu... Hé bien, voilà ce que c'est... incognito.

MARIANNE : Ça pourrait être une opportunité... si je savais ça, je lui demanderais de l'emploi pour Martial, afin qu'il ne partît pas.

BONŒIL : C'est ça, allez le réveiller tout de suite.

MARIANNE : Vous n'y pensez pas. Il n'a dû fermer qu'un œil, il ne serait pas dans de bonnes dispositions. Et puis, nous devons nous occuper du souper, nous.

GERTRUDE : C'est vrai. On y va.

(Marianne et Gertrude sortent)

BONŒIL : Est-ce qu'il faut fatiguer les grands avec ses intérêts personnels ? Jamais. Si, par hasard, je lui parle moi, à ce seigneur... ce sera pour tâcher d'obtenir une apostille² ; mais dans l'intérêt général... Juste l'intérêt général !... Par exemple, je sollicite la place de maître de poste à Dunkerque ; c'est pour le bien du service plutôt que pour moi ; et encore, si j'ose lui en toucher deux mots, ce ne sera qu'au dessert, alors...

MICHEL : Comment, vous croyez que j'aurais l'honneur de recevoir chez moi un...

BONŒIL : Juste ciel ! c'est ça... Unnn... je ne me trompe jamais, vous le savez bien. D'ailleurs, il va venir UN de ses gens, nous l'interrogerons, et vous verrez si je suis dans l'erreur. Vous verrez !

SCÈNE VIII

Les précédents, Gros-Jean, puis Tempête

GROS-JEAN : Monsieur, voilà un homme qui demande quelqu'un qui a dû s'arrêter ici... C'est ça, quelqu'un, mais je vois point qui.

² Apostille : mot de recommandation ajouté à une lettre.

MICHEL : Fais-le venir, on le saura.

BONŒIL (*aux autres*) : Vous allez voir la livrée du domestique. Un laquais de seigneur.

(*Tempête est habillé en matelot. Il porte des moustaches et un sabre au côté*)

TEMPÊTE : Ah ! ça c'est donc ici la maison Lefort.

GROS-JEAN : Oui, Monsieur.

TEMPÊTE : À la bonne heure !... Alors, c'est ici que je dois l'attendre.

MICHEL : Il a une drôle de livrée, dites donc, père Bonœil.

BONŒIL : C'est vrai, peu importe ; suite de l'incognito probablement dans le même style (*haut à Tempête*) Mon ami, votre maître, le comte de... est là... il repose.

TEMPÊTE : Le comte de... ?

BONŒIL : Aidez-moi bon sang, son nom m'échappe.

TEMPÊTE : Un comte de ? Je connais aucun comte.

BONŒIL : Ah ! Autant pour moi, c'est peut-être un duc ?

TEMPÊTE : Ma foi, je n'en sais rien... Nous l'appelons tout simplement « capitaine ».

MICHEL (*à Bonœil*) : Capitaine, voilà qui perturbe diablement vos déductions.

BONŒIL : Ah ça, voyons donc un peu, ne nous étourdissons pas... Est-ce que je me serais trompé ? Ce n'est guère possible, pourtant.

TEMPÊTE : Mais, qu'avez-vous donc vous autres, vous avez l'air tout *je ne sais comment*. Si je vous dérange, je descends là-bas, vers le quai, et je vais attendre le reste de la troupe, qui doit joindre ici le capitaine.

BONŒIL : Le capitaine. La troupe...Capitaine, troupe. Un instant, du calme. Il me faut le temps de m'y retrouver. (*Il cogite, le front entre pouce et index*)

GROS-JEAN (*à part*) : Bah ! Nous on est calme. C'est lui qui est tout excité. J'y vas (*Il sort*)

MICHEL : C'est ça, retrouvez-vous, Bonœil et quand vous serez prêt, on en causera.

SCÈNE IX

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À
www.theatronautes.com**

DEMO : 12/ 24 pages